

Sommaire



M. Jean-Jacques Subilia, photographe de l'AST.



Moment de détente à la sortie du bateau.

En couverture :

Le pont de l'autoroute A5 à Granges.

Le billet du président	1
Lire un texte simple?	2
Quatrième « Dictée de Paris »	3
Du tout grand Aar	7
Solidarité	12
Les coquilles	14
Pourquoi les jeunes Romands parlent comme dans la banlieue parisienne	17
Ados: l'argot ou le boulot	19
La tradition orale compte sur l'écrit pour survivre	21
Aux antipodes de la vision dominante	23
Agapes à Gap	25
Le trésor du vieil homme	27
Qu'est-ce à dire?	31
Français, quand tu nous tiens!	33
Quatrième « Dictée de Paris » Corrigé du test de sélection	35
Mots croisés et avez-vous lu le <i>Trait d'Union</i> ?	39
Solution des jeux	40

Le billet du président

Dans n'importe quelle société, et l'Archi n'échappe malheureusement pas à la règle, on doit s'y prendre à deux fois pour faire participer les membres à nos diverses activités.

A Sierre, nous étions une poignée (44 pour être précis, et avec les invités) à nous être déplacés et assister à notre assemblée annuelle. On peut arguer que Sierre est trop éloigné de la Suisse romande par exemple. Est-ce vraiment la bonne excuse ?

A Saint-Pierre-de-Clages, l'administrateur a dû racler les fonds de tiroir afin de trouver des Arciens pour donner un coup de main et corriger la dictée préparée, comme à l'accoutumée, de main de maître par MM. Klotz et Rothen et leur sympathique équipe valaisanne. Il fallait tenir aussi le stand de notre association. Merci à tous ceux qui ont répondu présent, toujours les mêmes bien sûr. On aimerait voir de nouvelles têtes nous aider, ne serait-ce que dans le dessein de faire connaissance avec d'autres sympathiques visages.

J'ai sonné le rappel des membres genevois de notre groupement professionnel afin d'organiser nos assises de 2008 à Genève (puisque c'est à notre tour d'organiser notre assemblée générale. A la première réunion du 14 septembre, je me suis retrouvé seul avec moi-même (et je ne souffre pas d'un dédoublement de la personnalité).

Une deuxième réunion a été agendée au 26 octobre, et là, ô surprise ! je me suis retrouvé en compagnie de Marie Chevalley, de Christina Mustad et de Julie Weidmann qui constitueront, avec moi, le comité d'organisation de l'AG 2008.

Tout ça pour vous dire que nous nous retrouverons le samedi 17 mai à Genève avec au programme café-croissant au Cazard, avenue de Sainte-Clotilde, dans le quartier de la Jonction, tout près du siège d'Edipresse Genève. L'assemblée se déroulera dans la salle baptisée Le Forum, alors que les accompagnants pourront visiter le Musée d'ethnographie. Après un apéro officiel, qui sera, je l'espère, offert par la Ville de Genève, un repas sera servi au Cazard et agrémenté d'une production d'un artiste et, éventuellement, d'une tombola.

Une idée serait aussi, comme à Sierre, de faire un « après-assemblée » fort sympathique. A suivre...

On voit donc que certaines personnes peuvent encore se dépenser pour notre groupement et je m'en réjouis.

Puisque c'est la période des Fêtes qui arrive, je profite de vous les souhaiter bonnes et heureuses et de vous présenter tous mes vœux pour l'année 2008. Et que, vœu pieux, les journaux et groupes de presse emploient de plus en plus de correcteurs. Je sais, vous me répondrez, que Lourdes n'est pas si loin.

Michel Jaccoud

Lire un texte simple ?

Trop difficile pour 800 000 Suisses !

Pas moins de 16% des 16-65 ans, soit 800 000 personnes, sont incapables de lire et de comprendre un texte simple. Mais l'analphabétisme est en recul.

L'Office fédéral de la statistique a dévoilé récemment les résultats d'une enquête auprès de 5200 personnes en Suisse intitulée «Lire et calculer au quotidien».

Dans les bonnes nouvelles, l'OFS relève une évolution «modeste» dans la bonne direction. Ainsi, les résultats de la Suisse alémanique se sont un peu améliorés et

l'on note presque partout une diminution de la proportion de l'analphabétisme. Les nouveaux immigrés ont fait par ailleurs des performances nettement supérieures aux anciens et ils ne se distinguent plus des gens nés en Suisse lorsqu'ils en partagent la langue.

Les spécialistes estiment que l'apprentissage de la lecture reste un défi en Suisse et qu'il va falloir s'y investir: « Cette étude montre surtout qu'au début du XXI^e siècle, il y a encore beaucoup de personnes avec des difficultés de lecture à l'issue de la formation obligatoire. »

Quatrième

« Dictée de Paris »

Test de sélection 2007

Organisée en partenariat avec l'Association art et culture et la Mairie du XVI^e arrondissement de Paris, la finale du Concours national d'orthographe de langue française et de culture générale s'est déroulée en octobre dernier. Auparavant, les candidats devaient s'astreindre à une épreuve de sélection.

Placée sous la présidence d'honneur du ministre de la Culture et de la Communication et du ministre de l'Éducation nationale et de la Jeunesse, cette compétition est conçue et organisée par Jean-Pierre Colignon. Rappelons que ce dernier avait participé, à Lausanne, à un débat consacré à la langue française, sous l'égide de l'Arci (c'était à propos de la « réforme » proposée par le premier ministre Michel Rocard, en 1990).

Nous avons l'avantage de reproduire ci-après le test qui a permis la sélection des concurrents en vue de la IV^e Dictée de Paris. Aussi invitons-nous les lecteurs du *Trait d'Union* à répondre aux questions posées... puis à vérifier l'exactitude de leurs réponses.

Pour celles et ceux qui aimeraient poursuivre l'expérience, dans le même esprit, nous signalons que J.-P. Colignon (associé à la correctrice Hélène Gest) vient de rédiger, coup sur coup, trois livres de

poche intitulés *101 Jeux*. Ils sont publiés par Archipoche et sont dévolus à la « culture générale », à la « langue française » et à la « logique ». C'est pas cher, c'est intéressant, instructif, divertissant et fort bien fait !

Des illustrations de Jean Hill égayaient des pages constituées de rébus, de mots croisés, d'anagrammes et d'autres réjouissances... De l'étymologie à l'orthographe, de la littérature à l'histoire, la variété des jeux proposés soutient l'intérêt. Les réponses détaillées sont publiées en fin d'ouvrage. « Vous deviendrez incollables », estime l'éditeur. A noter que les helvétismes sont bien présents, les lecteurs étant appelés à choisir ou à noter la (bonne !) signification de termes comme *barjaquer*, *foutimasser*, *pécloter*, *ratiboiser* ou *mailler*...

En attendant le printemps, pour se changer de l'omniprésente télévision – sauf chez mon ami Aurèle (un Arcien qui refuse obstinément la « boîte à images ») – quoi de mieux que de renforcer nos connaissances dans le domaine culturel qui nous est cher ? Et qui plus est de façon ludique.

Roger Chatelain

N.B. Les réponses commentées au test de sélection sont publiées à la fin du numéro.

Pourquoi les jeunes Romands parlent comme dans la banlieue parisienne

« Oualla! J'te kiffe », « Mon taf me prend la tête », « J'té pécho, mon keum! »; ce verbiage qui semble jaillir d'une chanson de rap fait désormais partie de notre environnement quotidien, car de plus en plus de jeunes Romands se mettent à parler comme dans les banlieues parisiennes. Avec l'accent et l'intonation idoines. Si certains adultes s'en amusent, ou s'en réjouissent en invoquant un enrichissement du français, d'autres s'en offusquent ou s'en inquiètent – des parents, des maîtres ou des employeurs qui hésitent à embaucher un apprenti ou une étudiante qui manifeste de sérieux problèmes d'élocution. C'est à l'étude de ce phénomène que Pascal Singy, de l'Université de Lausanne, et Poglià Miletti, de Fribourg, se sont attelés il y a un an lorsque la Confédération a lancé un programme de

recherche (PNR 56) sur la diversité des langues en Suisse, financé par le Fonds national.

Sur 90 projets présentés, une trentaine avaient été retenus, dont celui-ci, qui se propose d'analyser la situation des jeunes de 16 à 19 ans (la tranche d'âge concernée par l'embauche) dans toute la Suisse romande face à leur langue, ou plutôt leurs langues. Car contrairement aux usagers parisiens de ce jargon, qui l'ont inventé et n'en parlent point d'autre, les jeunes Romands qui l'utilisent « par emprunt » continuent de s'exprimer en français standard avec leurs parents ou leur prof.

Insécurité linguistique

Pour eux, le « parler jeune » peut avoir une fonction ludique, une fonction identitaire (on se reconnaît entre individus de même âge, d'un même groupe), une fonc-

Parler « jeune », un mini-lexique

Expressions grappillées sur les blogs. « Lassedeg » pour dégueulasse; « neujeu » pour jeune; « reusse » pour sœur; « reup » pour peur; « yinche » pour chien. Père et mère deviennent « daron » et « daronne ». « T'es relou »: tu es lourdingue. « On s'arrache à la ker »: viens, on rentre à la maison. « Khaff pas »: n'aie pas peur. « Kiff une garo »: fumer une cigarette. « Mon taf me prend la tête »: j'en ai marre de mon travail. « Oualla! J'te kiffe »: tu me plais. « C'est méchto »; c'est mignon. « Ho la tête de schlague! »: Oh, la mauvaise mine. « Sa race! »: je suis d'humeur maussade... A noter que « maille », pour désigner l'argent, est un mot français très ancien, qu'on retrouve dans l'expression « avoir maille à partir ».

G. SM

tion de désaffiliation (« vous n'appartenez pas à notre génération »), et même une fonction cryptique : volonté de ne pas être compris par tout le monde. Dans ce cas, lorsque les médias et la publicité font main basse sur leur code, les jeunes banlieusards de France tentent de leur échapper en réinventant leur sabir : ce ne sont que nouveaux mots valises, mots tronqués, suffixes et métaphores inattendues. Les jeunes Romands suivent... En copiant le Paris de la zone, tout comme leurs parents copient – lorsqu'ils se sentent en insécurité linguistique vis-à-vis de leur français vernaculaire et périphérique – le Paris des V^e et VI^e arrondissements.

« Ces jeunes Romands se trouvent dans une situation de transition sociale, explique Pascal Singy, et cela les conduit à un fort investissement au plan de l'activité symbolique. » Professeur de linguistique à la Faculté des lettres de l'UNIL et Privat-docent à la Faculté de biologie et de médecine, Pascal Singy est déjà l'auteur de nombreuses études sur les parlers des Romands, chez qui ce sentiment d'insécurité est récurrent. L'actuelle investigation sera déployée dans les grandes villes de Suisse romande, mais aussi à la campagne. Ses résultats seront publiés en 2008.

Gilbert Salem
24 heures, 25 mars 2006

« Comme en banlieue parisienne »

Mêmes vêtements de marque, mêmes expressions et même bagou. Entre les jeunes de Renens et ceux des banlieues françaises, difficile pour moi de faire la différence. Un mimétisme si fascinant que je n'aurais pas été surprise de les croiser à Vitry-sur-Seine, ville de la région parisienne, célèbre malgré elle pour quelques sordides faits divers. Certains vont même jusqu'à faire référence aux incendies qui ont enflammé les banlieues en novembre dernier. Mais à Renens, le cadre est différent et les problèmes d'insécurité moins importants. Comment alors expliquer de telles similitudes entre ces jeunes Suisses et leurs homologues français ? Pour Salim, une seule réponse : « Le rap. » « C'est de là que viennent toutes nos influences et nos expressions. » Mais ces Renenais possèdent également, peut-être sans le savoir, d'autres influences. Ici, un petit accent vaudois, là une expression typiquement régionale face auxquels les comparaisons hâtives résistent mal.

Pauline Renaud

Aux antipodes de la vision dominante

Les Editions Antipodes, basées à Lausanne, publient leur centième titre. Leur fondateur, Claude Pahud, revient sur douze ans d'aventure.

Claude Pahud, ancien libraire chez Basta, a tout appris du métier d'éditeur sur le tas. Il a commencé par publier un guide de Lausanne en 1995, puis des poèmes de Marius Daniel Popescu *4x4, poèmes tout-terrain*, un coup de cœur. «J'ai appris mille métiers à la fois, l'aventure était lancée. Voir un livre réalisé, c'est génial», s'exclame celui qui n'a pas perdu son enthousiasme, malgré une profession sinistrée. Les livres, pour Claude Pahud, sont comme un virus.

Pourquoi ce nom d'Antipodes ? Pour parler de l'ici, mais en adoptant un point de vue aux antipodes de la vision dominante. La maison privilégie les essais, dans un souci de transmission et de vulgarisation. Elle a créé un lien entre universités et citoyens, un espace pour que la réflexion de qualité se perpétue. Aujourd'hui âgé de 48 ans et père de deux enfants, Claude Pahud assume en effet une fonction militante, dans un monde où «tout est résumé et simplifié, où on liquide les débats».

Cet effort s'est vu récompensé par le prix Thorens, décerné par la Société vaudoise d'histoire et d'archéologie.

Prestigieuse revue

Loin de l'image poussiéreuse de l'éditeur universitaire, Claude Pahud touche des sujets contemporains, reprenant par exemple la publication de la prestigieuse revue *Nouvelles questions féministes*, depuis 2002. Si les Editions Antipodes publient principalement des livres d'histoire et de sciences sociales, elles restent ouvertes à tout : livre de cuisine, polar ou poèmes. Pas de cloison.

L'éditeur a su trouver une ligne graphique reconnaissable : un bandeau de couleur différente selon les collections, disposé aux extrémités de la couverture. Il a opté pour des couvertures en papier, des livres solides, cousus et non collés. «Des livres plus difficiles à détruire.» L'utilisation de papier recyclé prouve un soin éthique cohérent, qui va jusque dans les détails.

« L'optimisme de l'action »

Le travail est partagé entre trois postes à temps partiel, qui représentent en tout un 160%. Les tirages vont de 600 à 1500 exemplaires, et vingt titres sont publiés chaque année. Sur les douze collections existantes, Histoire.ch est celle qui se vend le mieux, notamment un titre comme *La Suisse et l'esclavage des Noirs*. Les essais ont des avantages par rapport à la littérature romande : ils intéressent outre frontière, se vendent sur une plus longue période. Ils

survivent au-delà des trois mois de visibilité en librairie. *La Tour Bel-Air, Pour ou contre le premier « gratte-ciel » à Lausanne*, de Bruno Corthésy, dont le sujet pourrait paraître local, se vend toujours en France, même dix ans après sa parution.

Peut-on changer le monde avec les livres? Claude Pahud pense que oui. Il allie le « pessimisme de la pensée avec l'optimisme de l'action », préférant œuvrer pour une grande égalité entre les hommes, plutôt que d'imposer un idéal. Il

agit avec conviction, acceptant un salaire bas, développant une « tactique de la pénurie ». Il sait que la situation pourrait se détériorer : la disparition progressive des librairies spécialisées est un véritable danger. Mais il paraît serein, la tête pleine de projets. Il n'a rien perdu de sa curiosité, ni de la joie simple de tenir un livre entre ses mains.

*Julien Burri
24 heures, 27 mars 2007*

Le trésor du vieil homme

Une nouvelle de Jean des Vignes (I)

Marguerite jouait sur la place, près de la vieille fontaine couverte. Elle allait, venait, se baissait, se relevait pour se baisser encore. Puis, ayant trouvé ce qu'elle semblait chercher, elle recommençait son étrange manège quelques pas plus loin.

Le vieil homme s'était adossé à l'une des poutres soutenant l'auvent de la fontaine.

Il souriait et observait la fillette. Son sourire avait quelque chose d'indefinissable.

Les froids de janvier avaient ciselé l'eau de la fontaine en formes bizarres. Du goulot cependant continuait à s'échapper un mince filet, qui à son tour gelait une fois répandu sur la glace du bassin.

Deux êtres, deux solitudes. La place, la fontaine, le froid; éléments pouvant paraître anodins et qui pourtant allaient donner naissance à un récit valant la peine d'être conté.

L'enfant revenait vers la fontaine, chantonnant une comptine :

– Un, deux, trois. Veux-tu être mon roi ? Un, deux, trois. Je n'aimerai que toi... Ah ! En voici une. Et puis encore une...

Le vieil homme l'interpella :

– Que cherches-tu, là sur la place ?

– Des pierres, monsieur. Je voudrais connaître toutes les pierres du monde. J'en ai déjà beaucoup, là dans ma poche. Et à la maison aussi, un carton tout plein.

– Approche. Viens voir les belles pierres que fait l'eau quand elle gèle...

Marguerite hésitait. Méfiante, elle observait l'homme.

– Ne crains rien et viens voir les perles de glace.

Mise en confiance, la fillette s'approchait.

– Dis-moi, fit le vieil homme, qu'as-tu pendu à ton cou ? C'est un bien curieux collier.

Et il se penchait vers l'enfant, intrigué. Marguerite se mit à rire :

– C'est ma clé... Tu sais, papa et maman ne sont pas souvent à la maison. Juste le soir et le matin.

– Et comment fais-tu pour manger à midi ?

– C'est une voisine qui s'occupe de moi. Et dis, toi monsieur, tu l'as aussi pendue à ton cou, ta clé ?

Le vieux tâta les replis de sa veste et sortit un trousseau de clés de l'une de ses poches.

– Oh ! mais tu en as beaucoup, fit Marguerite émerveillée.

– Oui, toute une série. Vois-tu, il y a celle de l'appartement, celle de la cave, celle du grenier...

– Et celle-ci, qui a un air si bizarre ? Elle est toute petite.

– Ah ! Celle-ci est celle de la chambre merveilleuse...

– La chambre merveilleuse ? demanda Marguerite. Tu en as une chez toi ? Dis, qu'est-ce que la chambre merveilleuse ?

L'enfant rosissait de curiosité. Elle avait abandonné toute crainte et se prenait d'amitié pour le vieil homme.

– Dis-moi d'abord comment tu t'appelles, rétorqua l'étrange personnage.

– Marguerite !

Il était content qu'elle se nommât Marguerite. D'anciens souvenirs lui revenaient et c'était comme un monde perdu qui renaissait en lui.

– Eh bien, Marguerite, tu aimes les pierres ? Je t'ai vue en chercher là, tout à l'heure, sur la place.

– Oui ! Tu en as, toi, des pierres ?

– Beaucoup, et de magnifiques. Elles proviennent de toutes les parties de la terre...

– De toutes les parties de la terre ? Mais alors, tu as un trésor !

– En quelque sorte, oui. Sais-tu, si tu viens chez moi, tu pourras les admirer. Tu verras, il y en a d'extraordinaires...

– Et je pourrai aussi les toucher ?

– Certainement. Viens, c'est à deux pas d'ici.

L'enfant avait pris la main du vieil homme. Heureuse qu'elle était à la pensée de découvrir un univers fascinant.

– Oui, allons-y ! Un, deux, trois. Veux-tu être mon roi ? Un, deux, trois. Je n'aimerai que toi...

Ils se dirigèrent vers la ruelle aux Dames. L'homme habitait là, dans une maison anciennement vigneronne, contiguë à celle des demoiselles Delataille et qui leur appartenait. En passant devant le Cheval-Blanc, Marguerite montra l'auberge dont l'enseigne s'agitait dans la bise de janvier.

– Regarde, monsieur, comme il est beau, notre Cheval-Blanc !

– Oui, il caracole fièrement au bout de ses chaînes. Et cette maison doit contenir tout un passé, comme d'ailleurs ton village, Marguerite. J'ai beaucoup voyagé, et je trouve que vous avez là un bien joli coin de pays...

Ils arrivèrent ainsi, tout en devisant, devant l'immeuble où logeait le vieil homme et montèrent un escalier de pierre dont le temps avait usé les marches. Le vieux s'essoufflait ; ils firent halte à l'un des paliers.

Amélie Delataille descendait l'escalier. Elle pouvait, par un corridor communicant qui reliait les deux maisons, errer à son aise dans son domaine particulier et surveiller les allées et venues de ses locataires. Ces voyages improvisés à travers ses bâtiments lui procuraient de petites joies.

– Bonjour, lui lança le vieil homme.

– Salut madame ! surenchérit Marguerite.

Amélie Delataille répondit à peine. Elle continuait à descendre. Cependant,

un peu plus bas, elle s'arrêta et observa l'homme et l'enfant.

– Dis, qui est-ce ? demanda Marguerite.

– La propriétaire. Je la connais peu, je n'habite ici que depuis quelques jours. Elles sont deux, je crois. Amélie, celle que tu viens de voir, et Gertrude, sa sœur. Pas très commodes, ma foi...

Ils reprirent leur montée. Au deuxième étage, le vieil homme sortit son trousseau de clés, ouvrit une porte qui grinça sur ses gonds. Ils entrèrent et le vieux referma la porte derrière eux.

* * *

Amélie Delataille rentra prestement chez elle.

– Gertrude... Gertrude !

Une inquiétude la travaillait. Elle parcourut l'appartement et trouva sa sœur penchée sur un livre de comptes, examinant les résultats de la dernière récolte. L'année avait été bonne et la vigne avait bien rendu. Mais le visage anxieux de sa sœur Amélie l'intrigua.

– Qu'as-tu ?

– Je viens de voir le vieux d'à côté. Il montait à son appartement avec une fillette ! Une gosse avec une clé pendue au cou.

– Comment, une petite fille ?

– Cet homme-là me paraît bizarre, tu ne trouves pas ? reprit Amélie. Et puis, tu

ne me diras pas qu'il attire comme ça des fillettes chez lui simplement pour leur raconter des histoires.

– Alors, tu crois que...

– Je ne sais pas, mais il faut que nous fassions quelque chose.

– Allons au Cheval-Blanc, décida Gertrude. A cette heure-ci, on devrait y trouver les habitués.

Elles enfilerent leurs manteaux et coururent jusqu'à l'auberge. Ils y étaient. Rouge le vigneron, Ochsenbein le boucher, Ferrechaux le forgeron, Klopfenstein le banquier, installés à la table du fond, près du vieux poêle de faïence.

Elles contèrent leur histoire. Elles parlaient toutes les deux à la fois, si bien qu'il leur fallut un bon moment pour parvenir au bout de leur récit. Les hommes se laissèrent convaincre et décidèrent d'y aller voir de plus près. Il leur fallait pourtant « finir leur tournée », rite qu'ils ne pouvaient sacrifier malgré l'insistance des sœurs Delataille.

Comme ils sortaient du Cheval-Blanc, Marguerite et le vieil homme passaient devant l'auberge.

– Où allez-vous et que faisait cette petite fille dans votre appartement ? demanda Amélie Delataille...

Elle eut à peine le temps de finir sa phrase. L'Octave de la Combe-aux-Moines, qui avait suivi le déroulement des événements assis seul à une table et s'était

maintenant joint aux autres, empoigna le vieil homme par le collet et le frappa au visage.

– Des trousseurs de petites filles, on n'en veut pas ici!...

– Lâche-le, lança Anselme Rouge. Ne juge pas avant de savoir.

Ils emmenèrent le vieil homme et l'enfant à l'intérieur du Cheval-Blanc. Tous se mirent à la grande table du milieu et on questionna l'homme, convaincus cependant que l'on était de la culpabilité du bonhomme.

– Vieux dégoûtant, criait Amélie Delataille. A votre place, je ne ferais pas tant de manières. Ça se voit, non? Il le porte

sur lui, son air de vieux grigou. J'ai hésité à lui louer cet appartement, mais il a payé d'avance. Ah! si j'avais su...

– Salaud, ordure... jurait l'Octave, qui voulait lui faire son affaire.

Anselme Rouge, Simon Ochsenbein, Nicolas Ferrechaux et Hans Klopfenstein se concertèrent. Ils prirent Marguerite à part, à la table du fond, et l'invitèrent à dire ce qu'elle savait.

Alors l'enfant raconta. Elle dit mot pour mot ce que lui avait conté le vieil homme et ce qu'il lui avait montré.

– Ça c'est passé comme ça!

(à suivre)

Qu'est-ce à dire ?

En hébreu : « phelichtî »

Partons aujourd'hui de la critique d'un spectacle Molière à Lausanne et citons : « Ah, sacré Molière ! Qu'est-ce qu'on l'aime celui-là, avec sa verve, son art de pourfendre les fats et les philistins ! » Arrêtons-nous à ce dernier mot.

Il est frappant de constater que, quelles que soient les régions et les époques, « l'autre », c'est-à-dire l'étranger, celui qui ne vit ni ne pense comme nous, suscite presque automatiquement une réaction de rejet, souvent doublée d'un certain mépris, sentiments qui peuvent parfois se manifester jusque dans le choix de certains mots. Et ce « philistin »-là en est une illustration parmi d'autres. Mais qu'est-ce au juste qu'un philistin ?

Appelés parfois aussi Palestins (ce sont eux qui ont donné son nom à la Palestine), les Philistins étaient les représentants d'un peuple du Proche-Orient, qui, aux temps bibliques, fut longtemps en guerre avec les Hébreux et qui nous est surtout connu par des récits de l'Ancien Testament (Goliath, par exemple, fut le champion des Philistins dans son duel contre David). Quant au mot « philistin », avec un « p » minuscule, il est devenu synonyme de petit-bourgeois aux idées étriquées et aux goûts vulgaires. Quelle peut bien être l'origine de cette très singulière dérive de sens ?

L'explication se trouve en Allemagne, au siècle passé. Dans l'argot des étudiants, et d'abord des étudiants en théologie, le mot « Philister » désignait par plaisanterie les non-universitaires, les « bourgeois », considérés comme les ennemis de ceux qui s'attachent aux choses de l'esprit, comme les Philistins de l'Ancien Testament étaient les ennemis du peuple élu : les « philistins » sont donc aussi étrangers aux arts et aux lettres que les Philistins l'étaient à la foi du peuple d'Israël.

Extrayons !

Dans un intéressant article consacré à une œuvre récente d'un auteur suisse, on est soudain arrêté par une forme verbale... insolite : « Du fond de son âme blessée, elle extraya cette histoire [...] ». Il y a là très probablement confusion avec des formes comme « elle effraya » ou « débraya », qui sont, elles, parfaitement correctes puisqu'elles appartiennent à la conjugaison des verbes dits « du premier groupe », c'est-à-dire les verbes en -er. Mais tel n'est pas le cas d'« extraya », puisqu'il s'agit ici du verbe extraire, composé du verbe traire. Or, pour ces verbes (de même que pour les autres composés soustraire, abstraire et distraire), le passé simple... n'existe pas ! Dans un tel cas, on sera donc contraint d'avoir recours soit à un autre temps, soit à un autre verbe.

Il peut être intéressant de relever en passant que le verbe traire (du latin « trahere ») signifie en fait simplement tirer et que ce n'est qu'à partir du XVI^e siècle que son sens s'est peu à peu limité à celui qui seul est en usage aujourd'hui.

A la fin de l'article évoqué plus haut, on fait remarquer que pour un éditeur un tel ouvrage est « du pain béni ». Cette expression nous fournit l'occasion de signaler une assez subtile particularité orthographique: si le participe passé du verbe « bénir » ne pose aucun problème (qui a béni votre mariage ?), en revanche l'adjectif qui désigne une chose ayant reçu la bénédiction d'un prêtre doit s'écrire avec un t final. De même qu'on parle d'eau bénite, on écrit: du « pain béni »

Septième = neuvième ?

Dans l'apprentissage de toute langue, l'étude des nombres constitue toujours un des premiers chapitres. L'apprenti latiniste n'y échappera pas non plus, mais il fera, lui, une découverte assez déconcertante. Apprenant que 7, 8, 9, 10 se disent septem, octo, novem et decem, il aura tôt fait de rapprocher ces quatre chiffres du nom des quatre derniers mois de l'année. « Mais alors, se demandera-t-il (pour peu qu'il réfléchisse quelques secondes), comment se fait-il que « septembre », qui signifie

évidemment « septième », soit le neuvième mois de l'année ? et pourquoi octobre (8^e) est-il le 10^e, novembre le 11^e et décembre le 12^e ?

La réponse à ces questions est simple, mais débouche sur une constatation assez ahurissante. C'est des Romains que nous avons hérité aussi bien la division de l'année en douze mois que le nom de ces mois. Or, dans la Rome antique, l'année débutait le 1^{er} mars, d'où la dénomination de ces quatre mois. Mais une chose apparaîtrait presque inconcevable: bien que le déplacement du début de l'année au 1^{er} janvier soit intervenu il y a plus de... 2000 ans, la correction pourtant simple de cette anomalie n'a jamais été effectuée ! Il y a bien eu, en 1582, une mise à jour du calendrier par le pape Grégoire XIII, mais elle n'a pas comporté la rectification souhaitable !

Raison de plus pour regretter les magnifiques et si poétiques noms de mois du calendrier révolutionnaire, qui, institué en 1793, n'est malheureusement resté en usage qu'une douzaine d'années: pour l'automne, vendémiaire (mois des vendanges), brumaire et frimaire, pour l'hiver, nivôse, pluviôse et ventôse, pour le printemps, germinal, floréal et prairial; pour l'été, messidor (mois des moissons), thermidor (de la chaleur) et fructidor. C'était beau, non ?

Daniel Bumand

Franglais, quand tu nous tiens ! (XVI)

« **I**l est indéniable que l'introduction, à jet continu, de termes anglais dans la langue française participe d'une certaine forme de snobisme. Elle est le fait de gens se piquant d'une érudition qu'ils sont souvent loin de posséder. » (Bulletin *Défense du français* N° 397, octobre 1999).

Le franglais a fleuri durant l'été 2004. A propos des films présentés au Festival de Locarno, le quotidien *La Liberté* du 9 août 2004 titrait: « Les valeurs universelles font leur grand **<come-back>** à Locarno. » Le journaliste est sans doute d'avis que le mot **retour** est trop commun ! Il y a d'autres expressions pour les artistes qui reprennent leur activité: **retour sur les planches, reprise de carrière, rentrée**. Ils expriment mieux que l'anglicisme ce dont il s'agit.

Dans le même quotidien, on pouvait lire le lendemain: « **Sit-in** contre la politique d'asile ». Ce vocable étranger est souvent prononcé **sitting**, mot que les dictionnaires traduisent par assise, séance, réunion, session. Alfred Gilder, dans son dictionnaire franglais-français, donne plusieurs néologismes pour la posture assise dans la rue: **faire l'assiette, bivouac, à-croupetons, rue-assis, posine** (Côte d'Ivoire), **croupionite**, etc.; dans les bâtiments, on peut parler d'**occupation des locaux** ou de **sitiomanie**.

Toujours dans le même journal, les deux informations suivantes ont été publiées, l'une le 14 juillet, l'autre le 24 du même mois.

1. « Si l'Eglise m'accepte officiellement, je ne fais pas de **coming-out**. » Il s'agissait de l'acceptation d'un pasteur homosexuel dans une paroisse vaudoise.

2. « Quinze conseillers communaux (de Berne) ont fait leur **coming-out**: ils se déclarent publiquement fumeurs de cannabis. Par ce geste, ils tiennent à se solidariser avec deux jeunes consommateurs, actuellement dans le collimateur de la justice. »

Combien de lecteurs du journal ont-ils compris d'emblée ce que signifie « coming-out », qui a pour synonyme **outing**? Il faut aujourd'hui un dictionnaire anglais-français pour lire la presse. Or, même le *Harraç's Shorter / Bordas* datant de quelques années ne donne pas la solution en l'occurrence. Pour « coming-out » il indique début (dans le monde) et pour « outing » promenade, excursion, sortie.

Alfred Gilder nous propose, outre ces sens-là: **aveu public, transparence sexuelle, déclaration d'homosexualité, plaidoyer pro homos, sortie du placard**. N'y a-t-il pas suffisamment de mots français, parfaitement clairs, pour exprimer un aveu de ce genre, ce que l'anglicisme rend au demeurant bien mal ?

Dans un article du magazine *Coopération* du 29 octobre 2003 figurait le passage suivant: «Au bureau, les relations demandent une maintenance constante. Il faut toujours s'assurer que la relation est bonne par des **feedbacks** positifs (du style «c'était agréable de boire le café avec toi»).» Ici encore, le grand public ne comprend pas cet anglicisme, qui peut d'ailleurs revêtir plusieurs acceptions.

Le sens général est «nourrir à rebours», choc en retour, effet de retour. «En cybernétique, ce terme qualifie un dispositif d'autocorrection qui permet à une machine ou à un organisme vivant de

régulariser son action par le jeu des écarts mêmes de cette action: réglage des causes par les effets. En français: **contre-réaction**, **rétroaction**, **effet de retour**, **signal ou choc en retour**. En psychologie, c'est une **régulation du comportement**, un **contrôle en retour**; en physique: un **rétrocontrôle**; en biochimie: une **auto-régulation**.» (Bulletin *Défense du français* N° 439, avril 2003). Dans le cas ci-dessus, il faut probablement parler de «régulation du comportement».

Etienne Bourgnon
(à suivre)